



JUIN 1852

Bavardage et lavage	2
Bavardage et dégringolade	7
La première communion.....	9
Garçon marchant au catéchisme.....	11
Réparation de l'Anabelle	14
Charivari chez les Desrosiers.....	16
Invitation chez les Laprise	19
Eustache et son aventure au Labrador	22
Pirates américains Sept-Îles.....	25
Fêtes de la Saint-Jean-Baptiste	28
En attendant le vapeur	30
Siffler le vent.....	33
Le temps des foins	36
La faucheuse mécanique	38



Bavardage et lavage

Prologue, mercredi 2 juin 1852

Perrette Lacoste, modèle de charité chrétienne, comme on dit malicieusement, est la plus crierde du groupe. C'est elle qui commence les commérages et rapidement les autres femmes emboîtent le pas. Leurs bavardages bruyants font penser aux jacassements de la pie en quête de baies à dévorer.

Tendons bien l'oreille!

— Mesdames, avez-vous vu l'annonce de notre grande romancière dans le magasin général, demande Perrette Lacoste!

Louise Gadouas, les deux poings sur les hanches, toise sa voisine d'un regard de jugement dernier et lui dit:

— Tu sais ben que j'sais pas lire ni écrire et je ne suis pas la seule: j'pourrais même dire que c'est la plus grande partie du monde de par ici qui savent pas lire ni écrire. Il n'y a que toi qui est instruite alors, fais pas ton importante et cesse de nous faire languir.

— Ben d'abord, faut que j'vous dise que c'est ma p'tite Pauline qui est arrivée un jour tout excitée et qui voulait absolument avoir un p'tit chat de madame Mathilde Duchesne. Imaginez-vous que Madame Laprise, en plus du magasin général, a aussi demandé à la maîtresse d'école de lire son annonce en classe. Depuis ce jour les enfants n'arrêtent pas de nous tanner pour avoir un de ces p'tits chatons. La p'tite en a perdu le sommeil. Devant tant de persévérance inhabituelle de la part de ma Pauline, j'me suis demandé ce qui avait ben pu l'intéresser autant. Alors je suis allée au magasin général et j'ai copié l'annonce sur un bout de papier.

— Viens-en au fait, tonne la doyenne du groupe.

Il est évident que Perrette Lacoste avait dans l'idée de parler de cette histoire-là, car la copie du texte était dans sa manche en compagnie de son tout nouveau mouchoir.

— Qu'est-ce que ça dit l'annonce, rajoute la jeune Brigitte fort curieuse.

— J'vous la lis. Comme ça, il n'y aura pas un mot de rajouté. «quatre adorables chatons angora cherchent un foyer d'accueil chaleureux. Ces véritables bijoux de la nature sauront vous couvrir de caresses, de ronronnements amicaux et feront l'orgueil de votre maison.»

La Perrette n'a en effet rajouté aucun mot au texte, mais on ne peut pas en dire autant de ses mimiques. Madame la juge à paix aurait été bien chagrinée de se voir caricaturée aussi méchamment par cette paysanne cancanière.



— Ouais! elle fait de belles phrases madame la juge à paix, dit joyeusement la vieille Eugénie Simard, occupée à frotter sur la pierre les caleçons de son cher époux Joseph-Marie Gadouas.

— C'est pas tout, reprend la bavarde, elle a donné une description de chacun de ses p'tits chats. J'comprends que ma p'tite Pauline désire autant un chaton. La bourgeoise décrit ses chatons comme s'ils étaient des personnes comme vous et moi. Non, non, je devrais pas dire ça; elle les décrit plutôt comme de nobles seigneurs.

— Ben, voyons, madame Papineau, vous exagéreriez pas un pt'it peu, lance Léonne, qui connaît bien les excès de sa voisine.

— Vous verrez ben par vous-mêmes! Voici ce qu'elle dit de ses chatons: « Nés d'un père aristocrate "Châtelain" et d'une mère musicienne "Chacone", ces superbes chatons blancs aux yeux couleur d'émeraude cerclés de noir, répondent aux noms de Chahut, Chatouille, Charade et Charabia.

— Eh ben, lance Anne Papineau, y a de quoi rendre jaloux le seigneur Prologue.

La raillerie de madame Anne fait son effet. Les femmes se tapent sur les cuisses et les épaules en portemanteau de ces femmes endurcies à la tâche sont secouées par des rires nerveux.

Seule la jeune Brigitte hausse les épaules comme pour signifier qu'elle n'apprécie pas les moqueries dont madame Mathilde Duchesne est l'objet. C'est qu'elle admire secrètement cette femme passionnée et romanesque.

Et, Perrette Lacoste de poursuivre, un poing sur la hanche (elle lit lentement en appuyant sur chacun des mots):

— CHAHUT : véritable gardien de vos rêves, chasseur d'élite en matière de cauchemars, de fantômes et de sorcières, courageux, épris de justice, passe le plus clair de son temps à dormir ou à chahuter s'il se sent brimé dans ses droits. Il pourrait à l'occasion et pour son plus grand plaisir, occuper le poste d'acheteur de rats dans votre grange-étable en échange de chaleur humaine, de repas substantiels et de caresses quotidiennes.

— Brimé dans ses droits, brimé dans ses droits, lance Fortunée Borduas qui n'aime pas beaucoup les chats. Ça veut dire quoi au juste! Et pis nous autres on serait pas brimé dans nos droits avec ces pachas de chats qui mènent une vie de roi sans rien faire pour le mériter! Pis nous qui travaillons comme des esclaves, qui c'est qui nous donne de la chaleur humaine? Hein! qui? Dites-le-moi!

La lectrice interrompt sa lecture. Elle semble heureuse de l'effet produit par les paroles vindicatives de Fortunée. Puis, elle reprend là où elle avait laissé.

— CHARABIA : Apollon confus, baragouinant un langage de chat incompréhensible, vous obéira fidèlement si vous lui donnez des consignes contraires à celles que vous souhaitez.



Il vous suivra pas à pas, à l'écoute de vos moindres gestes et lira dans vos pensées. Compagnon attentif et affectueux, ce chaton a décidément du chien!

— Ouais! ce chat-là, c'est encore mieux qu'un mari, s'exclame Louise Gadouas. Oh! Excusez-moi, vous pouvez poursuivre votre lecture, madame Lacoste.

— CHARADE : grâce sublime, élégante, énigmatique et mystérieuse, vous comblera de sa douce présence et vous étonnera par ses prouesses épistolaires. Elle peut lire dans l'obscurité, mimera des mots que vous aurez à deviner et donnera des coups de patte sur votre plume si une faute d'orthographe se glisse sur le papier.

— J'comprends que ma p'tite veut avoir Charade. Elles pourront faire leur devoir ensemble, lance joyeusement Perrette, fière de sa trouvaille. Écoutez bien la description du dernier chaton!

— CHATOUILLE : exquise beauté féline, insatiable de curiosité, humoristique à souhait, vous ravira par son entrain et ses espiègleries. Fort distinguée, ravissante, cette grande dame de compagnie sèmera la paix et la douceur de vivre dans votre foyer.

— J'comprends pas la plupart des mots qu'à dit, lance anxieusement Marie-Louise Larose. Je me sens un peu ignorant, mais que c'est que ça veut dire «pistolaire», demande-t-elle en se tournant vers la lectrice?

Il est évident que notre «cancaneuse» ne connaît pas non plus la signification de ce mot, mais comme elle sait que personne ne pourra aller le vérifier, elle pense rapidement et dit sans sourciller:

— Prouesses épistolaires, ça vient de pistole. Hum! ça veut dire que c'est un chat espagnol qui est très riche.

Les femmes sont toutes pantoises tellement elles sont étonnées par la réponse de Perrette.

— T'en connais des choses, lance la vieille Eugénie.

Satisfaite de son effet, Perrette ajoute :

— Vous pensez bien que les enfants veulent tous avoir un de ces chatons si magnifiquement décrits. Devant l'insistance de la p'tite, mon époux Archibald a fini par lui promettre qu'il irait chercher Charade si elle «marchait au catéchisme» et si elle réussissait bien l'examen d'instruction religieuse qui lui permettrait de faire sa première communion avec les autres enfants au mois de juin. Ça fait déjà trois semaines qu'elle marche au catéchisme et j'vous dis qu'elle s'applique. Chaque jour, elle se rend à l'église avec une douzaine d'autres enfants du même âge pour les exercices préparatoires. La première journée, monsieur le curé Chandonnay leur a expliqué que la première communion ne se faisait pas sans le sacrement du pardon ni sans une instruction religieuse et des connaissances suffisantes.



— Notre bon curé est un saint, lance Perrette en haussant le ton! Il pense pas seulement aux enfants, il pense à nous autres aussi; en plaçant l'instruction en début mai, il a voulu que les enfants puissent nous aider aux travaux des champs. Il paraît qu'il va y avoir beaucoup de premiers communiantes cette année. Notre curé a accepté que de jeunes adultes des paroisses avoisinantes se joignent au groupe de nos enfants.

— Comment se fait-il que des garçons de 18 et 20 ans fassent leur première communion seulement cette année, demande la jeune Brigitte.

— Ah, répond Perrette, il y a des gens qui n'ont pas de conscience ma foi et qui ne se sont pas souciés d'envoyer leurs enfants au catéchisme. Ils les ont ainsi gardés dans l'ignorance des choses de Dieu! Et comme ce sont des ignorants eux-mêmes et des paresseux, leurs enfants grandissent sans connaître ce que sont le péché, la mort de l'âme, la pénitence, la miséricorde divine, le jugement dernier, l'enfer, le ciel, l'avarice, l'usure, l'impureté, la foi et la sanctification du dimanche (Perrette commençait à léviter).

La doyenne du groupe, qui en a vu bien d'autres, intervient alors pour ramener Perrette à l'ordre.

— C'est pas toujours la faute des parents, dit-elle. Quand il n'y a pas de curé dans la paroisse ou ben encore qu'il est trop vieux pour s'en occuper, les enfants peuvent pas marcher au catéchisme! Et pis, il y en a qui sont ben pauvres et qui ont besoin des enfants sur la terre.

Après quelques minutes de réflexion, profitant du silence qui s'est fait autour de son intervention, elle ajoute :

— Je connais de pauvres femmes qui ne peuvent laisser aller leurs enfants au catéchisme, mais qui leur ont appris tout ce qu'elles savent de notre religion! Ça fait que ce sont des familles ben pieuses quand même! Faut pas juger de même ma Perrette, le bon Dieu pourrait se fâcher de voir ainsi ses brebis les plus malheureuses calomnier par quelqu'un qui manque de rien!

Ouf, murmure Brigitte Tremblay à sa voisine, il y a quelqu'un qui l'a enfin remis à sa place la Perrette.



Renfrognant son humeur, madame Lacoste cesse de parler pendant quelques minutes. Mais avec elle, le silence n'est jamais trop long! C'est à croire qu'elle a peur de la paix! Il est évident que nous allons apprendre encore bien des choses de la bouche de cette «démone».

Augustin Lebeau, journaliste



Bavardage et dégringolade

Prologue, vendredi 4 juin 1852

Il s'en est passé des choses depuis mercredi. Je suis actuellement alité. Une méchante cassure à la jambe droite me retient à la maison.

Je devine votre interrogation! Qu'est-ce qui a bien pu arriver pour que Augustin Lebeau soit rivé au lit. Et bien, retournons en arrière.

Du haut de mon arbre, j'observais les femmes faire leur grande lessive et j'écoutais tous leurs cancans.

La diablesse du groupe avait repris la parole. Il était évident qu'elle voulait clouer le bec à la doyenne. Elle prit alors une pose affectée comme pour retenir l'attention de toutes.

— Monsieur le curé Chandonnay m'a confié que lorsqu'il était encore un tout jeune prêtre, il avait accompagné l'évêque de Québec lors de sa grande tournée des paroisses du Bas-Canada. Au cours de cette visite pastorale, il était chargé de consigner les mœurs religieuses des paroissiens et les récriminations des curés. Le portrait qu'il m'en a dessiné est peu reluisant. À tel endroit le péché de la chair prédomine, mais on demande quand même pardon au Seigneur et tous communient. À tel autre, on ne respecte pas les jours de jeûne et d'abstinence, les dimanches et fêtes; les magasins sont ouverts, les cantines aussi et les travaux manuels se poursuivent. Ailleurs la paroisse ne vaut pas grand monnaie; il n'y a pas de foi et on ne pense qu'à se divertir et à danser; les cabarets et les ivrognes abondent.

Puis du même souffle, elle poursuivit sa description de ce qui lui apparaissait être l'enfer sur terre.

— Dans les coins reculés, les gens vont très rarement à la messe, certains jamais, soit par négligence, soit par pauvreté, soit par mauvaise volonté. Et vous savez ce qu'il y a de pire? Des Canadiens qui se joignent aux immigrants dans les Cantons de l'Est adhèrent aux sectes protestantes. Ils en perdent leur langue, leurs mœurs et leur piété.

— C'est un tableau bien noir que tu dessines là, répliqua la vieille Eugénie en frottant pour la centième fois les caleçons de son cher époux. Tout le monde sait que, pour la plupart des curés, les paroissiens n'en font jamais assez. Ils sont jamais contents. Pourtant, nous autres aussi on a le Seigneur dans le cœur! On est peut-être pas aussi pieux que tous ces prêtres, mais, eux, ils ont que ça à faire, prier, prier! Le curé de mon ancienne paroisse disait; «il faut avant tout voir la fermeté des principes religieux et la vivacité de la foi malgré les lacunes de la vie religieuse de nos habitants!» Et pis, moi j'trouve que c'est pas facile la religion. C'est plein de mystères! Je me souviens de cette fameuse visite pastorale. Je devais ben avoir une trentaine d'années; monseigneur l'évêque, à cette occasion, avait donné une conférence spirituelle à toute la population de notre vieille



paroisse. Il avait parlé de la chasteté, de la charité et de l'obéissance aux puissances légitimes. Mais, il n'avait pas parlé des écarts de conduite de certains de nos curés. Nous, les plus vieilles, on pourrait en raconter des histoires de mœurs sur nos bons prêtres!

Le ton d'Eugénie montait, il semblait qu'elle en avait long à dire sur la question! Les femmes étaient estomaquées de tant d'irrévérence, mais elles écoutaient et je crois que plusieurs ont vu leurs oreilles s'agrandir cette journée-là. Puis, Eugénie s'est tue.

Après quelques instants de silence, Perrette Lacoste se tourna vers Marie-Louise Larose. Elle lui chuchota quelque chose sur le compte de Clothilde Marchand et d'Ovide Polansky. Comme je ne voulais rien manquer, je me suis penché en avant pour mieux entendre! Et là : CRRRRACCCCCC. Mon perchoir a cassé et je suis tombé en plein sur le tas de linge sale de Perrette Lacoste. Pouah! Rien que d'y penser j'en renifle encore les odeurs nauséabondes. Je ne pourrais pas vous dire ce qui m'a fait le plus mal : ma blessure ou le regard effrayant de ces femmes qui faisaient cercle autour de moi.



Augustin Lebeau, journaliste



La première communion

Prologue, samedi 5 juin 1852

Demain aura lieu la première communion des enfants de la paroisse. Je suis toujours au lit à soigner ma blessure. Le docteur Harris est venu me rendre visite et vérifier l'attelle qu'il m'a faite. Ma jambe me fait terriblement souffrir.

Eustache Lavoie m'a envoyé sa fille Odile pour prendre la liste des provisions dont j'ai besoin. Je l'attends déjà depuis quelques minutes. Elle est en retard.

Bon! La voilà.

— Bonjour ma p'tite! As-tu hâte à demain?

— Pour sûr monsieur Lebeau! Mon père m'a promis de m'amener avec lui à son prochain voyage au «Labarador»!

— Au LABRADOR, ma petite, pas au «labarador»! T'es certaine que ton père ne t'a pas raconté d'histoires?

— Non, non. Mon père n'est pas un menteur. Vous devriez pas dire des choses de même monsieur Lebeau. Si mon père dit qu'il est allé au LABRADOR c'est qu'il y est allé!

— Te fâche pas ma p'tite! J'avais juste causer! Je m'ennuie ici et personne ne vient me visiter! Comment c'était l'instruction religieuse? Parle-moi de ce qui t'a le plus intéressée!

— Ouais! et pis après vous allez tout rapporter dans vos nouvelles, dit malicieusement la petite Odile Lavoie. Mais, je vais quand même vous en parler. Je peux vous dire que j'ai été très impressionnée par les étoffes et les ornements d'église comme la chape, la chasuble, les dentelles, les gallons et franges, le purificateur et tous les articles nécessaires au culte comme les crucifix, le calice, le ciboire, l'ostensoir, les bénitiers et goupillons, les burettes, l'encensoir, les chandeliers, le vase pour les saintes huiles et les cierges.



La p'tite Odile avait débité tous ces mots sans reprendre son souffle et sans s'accrocher dans les difficultés de prononciation! Quelle mémoire des choses elle a cette fillette! Puis, après une courte pose, elle ajoute :

— Toutes ces choses, je les avais déjà vues, mais je n'avais jamais vraiment remarqué comme elles étaient belles. Lorsque j'en ai parlé à mon père, il m'a dit que plusieurs de ces objets provenaient soit d'Angleterre soit de France.

— Est-ce que tu as retenu quelque chose de l'instruction religieuse que monsieur le curé Chandonnay vous a donnée?

— Ah! oui, dit-elle à voix basse. Il nous a raconté l'histoire sainte! J'en rêve presque toutes les nuits! Ce sont des histoires presque aussi belles que celles que me raconte mon père.

Puis, elle prend ma liste de mes mains et file en courant en me promettant de revenir bientôt. Cette petite me plaît beaucoup. Elle a l'esprit vif et moqueur. Je l'imagine déjà à l'église. Je vois l'image de toutes les premières communions auxquelles j'ai assisté; pour sûr, ce ne sera pas tellement différent.

Les garçons prendront place à droite et les filles à gauche. Plus à l'arrière, la parenté les accompagnera. Tenant un cierge à la main, symbole de pureté, les enfants feront profession de foi, renonçant à Satan, à ses œuvres et ses pompes et renouvelleront les promesses de leur baptême. Au moment de la communion, ils s'approcheront deux par deux de la sainte table pour recevoir l'hostie. Je me souviens encore de l'émotion qui m'avait envahi lorsqu'à mes 11 ans j'acceptai pour la première fois «le corps du Christ». De retour à la maison, le premier communiant sera l'objet d'une fête, doublée d'un grand repas réunissant tous les membres de la famille.

Je me souviens encore des questions de mes frères et sœurs qui avaient bien hâte de faire leur première communion. Ouais! je me souviens de cette grande émotion et j'imagine qu'elle est semblable à celle qu'éprouveront nos premiers communiants demain.

Augustin Lebeau, journaliste



Garçon marchant au catéchisme

Prologue, lundi 7 juin 1852

Depuis peu, à l'aide de béquilles fabriquées par Roger Lamarre, habile menuisier et homme à tout faire, je peux aisément vaquer à mes occupations journalières.

Je pars faire ma petite promenade quotidienne à la recherche de nouvelles à raconter. En route, je croise le jeune François-de-Sales Simard, fils de Joseph. Il est l'un de ceux qui ont marché au catéchisme et fait sa première communion. Alors, tout bonnement, je lui demande s'il a aimé son expérience.

— Oui, monsieur Lebeau, je suis très content que ce soit fini, dit-il un peu exaspéré et, sans autre invitation, il entreprend de m'en parler.

— Vous savez, j'avais une bonne lieue à marcher de chez moi à l'église. Je devais partir avant le soleil, car ça commençait à 8 heures du matin. Sur le chemin, je rencontrais des camarades tous aussi endormis que moi. On se rendait à l'église comme les chevaux qui rentrent les yeux fermés à l'étable.

— Par les temps humides, la boue pénétrait dans nos chaussures, pour ceux qui en avaient, et ça crottait mes chausses de laine. Une fois dans l'église, mal à l'aise, je cachais mes pieds sous le banc le plus rapidement possible. Mais j'sais pas comment!, monsieur le curé Chandonnay les voyait à chaque fois. Ça le fâchait de me voir ainsi. «T'as encore patouillé», me disait-il. À vrai dire, il ne ménageait pas davantage mes camarades guère plus favorisés que moi sous le rapport des chemins. Vous connaissez monsieur le curé! Comme il est d'un caractère très emporté, il s'emballait à fond quand nous n'étions pas sages ou quand nous répondions de travers à ses questions. «Sac à papier», jurait-il. Et il nous donnait sur la tête de grands coups du plat de son livre.

Le garçon s'arrête un instant et j'en profite pour lui dire que monsieur le curé est un brave homme, familier avec tout le monde, jovial et sans malice, ayant son franc-parler, même avec les riches.



— Vous savez jeune homme, notre curé n'est pas un lèche-pieds comme j'en ai vu lorsque je faisais mes études. Pour lui, les riches et les pauvres sont les brebis du seigneur et leur fortune ne compte pas dans l'attention qu'il leur porte.

Je vois le garçon esquisser un p'tit sourire.

— Qu'est-ce qui vous fait donc rire?, dis-je.

— Oh!, je pensais à Marianne Martin dit Tudor!

— Ah!, qu'est-ce qu'elle a bien pu faire ou dire de si drôle, celle-là?

— Et ben, en réponse à la question de monsieur le curé qui lui demandait si elle savait ce que Jésus avait dit à ses apôtres à la dernière scène, elle a répondu: «J'sais pas, monsieur le curé, j'étais pas là! ». On s'est tous mis à rire très fort! Mais monsieur le curé n'a pas ri. Il nous a dit: «regardez-moi rire tous ces badauds». Comme on savait pas ce que ça voulait dire, on a cru qu'il était fâché.

— Je ne pouvais guère rentrer du catéchisme avant 10 heures, reprend le gamin. Sur le chemin du retour, on passait pas loin du village sur la chaussée du grand étang, juste à côté du moulin. On arrêtait chaque fois pour voir tourner la roue, entendre le grincement des meules, le tic-tac du mécanisme. Pis je partais avec Bernard Hamelin. Il m'entraînait le long du ruisseau où poussent des arbustes dont les petits fruits servent à faire des colliers. C'est là que j'ai appris à faire des pétards de sureau! Ce fut la plus belle partie de notre marche au catéchisme. Comme j'arrivais à la maison un peu tard, ma mère me disait : «tu as encore lambiné! À la soupe! tes moutons s'impatientent à l'étable; il y a deux heures qu'ils devraient être aux champs!». Après la soupe, je repartais alors vers la jachère pour garder les moutons.

— Mais qu'est-ce que tu fais au village ce matin, à cette heure! Tu ne devrais pas justement être aux champs!, lui dis-je.

— Ben, je voulais voir la goélette de monsieur Lavoie. Mon père m'a demandé de passer au magasin général pour acheter deux verges d'indiennes rouges picotées jaunes à ma mère!

Le visage du jeune garçon est illuminé. Il est facile de comprendre que la goélette le fait rêver, elle fait rêver tous les enfants.

— Je dois rencontrer monsieur Lavoie pour parler de la mise à l'eau de la goélette et de son premier voyage, lui dis-je. Aimerais-tu m'accompagner? Je crois que je n'ai jamais vu des yeux aussi brillants et aussi reconnaissants!

Nous montons sur l'Anabelle accostée au quai du marchand. Monsieur Lavoie m'attend, mais il paraît surpris de me voir accompagné du jeune François-de-Sales. Il nous salue poliment et nous invite à le suivre dans la cabine du capitaine.



— Ah! ce qu'elle a fière allure l'Anabelle, dis-je, admiratif. Combien de pieds est-ce qu'elle peut bien faire?

Eustache, émoustillé par notre béate admiration, nous donne, sans attendre d'autres questions, toutes sortes de renseignements.

— Mon Anabelle fait 30 pieds de long par plus de 15 pieds de large. C'est un navire de 45 tonneaux. Comme vous avez dû le remarquer, elle a deux mâts. Il y a d'abord le mât principal et sa grande voile puis le mât de misaine et sa trinquette.

Voyant l'effet que tous ces mots hors du commun ont sur l'humeur du jeune garçon, il nous fait l'inventaire des pièces de l'équipement. Vous pouvez voir le foc, la drisse et le calebas de la grande voile avec des palans et des palanquins, la drisse du foc, un croc ou grappin de fer recourbé, une ancre avec sa chaîne. J'ai aussi, pour la sécurité de mon équipage, un canot de sauvetage. Et, toisant le jeune François-de-Sales, il lui montre les cordages de toutes sortes, le bastingage et le pourtour de la cabine du capitaine habillés d'un rouge «pétant», comme il dit si bien.

Augustin Lebeau, journaliste



Réparation de l'Anabelle

Prologue, samedi 12 juin 1852

Quand Eustache Lavoie parle de son Anabelle, il jubile. Il devient volubile. Écoutons-le discourir sur son expérience de marin.

— Vous savez, dit-il en susurrant ses mots, avant de venir m'établir à Prologue, j'ai navigué longtemps avec mon père sur le Vert-de-gris, une barge qu'il faisait naviguer sur la rivière Richelieu.

— Mais, mon expérience remonte à plus loin encore! Je ne vous apprendrai rien en vous disant que notre belle famille est originaire de la seigneurie de La Malbaie. C'est à cette époque que j'ai commencé à bourlinguer sur des bateaux de toutes sortes. J'ai appris tous les rudiments de la navigation : du simple nœud au plus compliqué, du grand lavage de pont au rapiècement de la voile.

— J'ai transporté provisions et personnes. Ah! j'en ai de beaux souvenirs. J'ai rencontré toutes sortes de gens et de grandes fortunes, comme on disait par chez nous. Je me souviens d'une jolie vacancière américaine que j'ai ramenée sur ma goélette à Québec. Elle était en vacances chez monsieur John Fraser, le seigneur de Mount Murray. Les rumeurs disaient que son riche père était un manufacturier du tabac à Boston dans les États-Unis d'Amérique. Et pis, j'ai fait partie d'une expédition au Labrador. Mais là, je garde cette aventure pour une prochaine fois. J'ai promis à mon Odile d'inviter pour un thé tous les enfants du village qui ont marché au catéchisme avec elle. À cette occasion, je vais raconter cette aventure qui fait toujours la joie de ma p'tite fille adorée même si ça fait au moins 10 fois que je lui raconte.

Le jeune François-de-Sales est dans tous ses états. On peut lire l'excitation sur son visage.

— Monsieur Lavoie, dis-je un peu irrité de voir le jeune en pâmoison devant le marchand, parlez-nous plutôt de la mise à l'eau de l'Anabelle.

— Ben, avant de la mettre à l'eau il a fallu faire les réparations nécessaires. Avec l'aide de mes garçons, de Luc Papineau et de Firmin McLean on a calfeutré les fentes avec de l'étaupe de manière à ce que le navire soit ben étanche. Puis nous avons radoubé la coque de la goélette et nous avons fait un grand carénage du bâtiment.

Devant l'air interrogatif de notre jeune ami, Eustache Lavoie explique que ce terme désigne la révision générale du navire. Un bon capitaine s'assure toujours, avant de mettre son bateau à l'eau, qu'aucune mauvaise surprise ne viendra entraver la saison de navigation.



— Pis, il a ben fallu faire une toilette à notre belle Anabelle. Avec mes engagés, nous avons rafraîchi la peinture du bastingage, du mât et du pourtour de la cabine. Ma femme aurait voulu qu'on peinte en bleu. Mais elle a cédé devant l'insistance de Catherine et de Vitaline qui adorent le rouge au point de s'approprier sans vergogne tous les jupons rouges du magasin. Une fois l'Anabelle endimanchée de même, il restait plus qu'à lui permettre de refaire du service. Avec les jumeaux et les jeunes Papineau et McLean, nous avons installé plusieurs gros billots juste en avant de la coque. Une fois enlevés les gros blocs de pierre qui la retenaient depuis la fin de la navigation de l'année

dernière, elle a glissé jusqu'à l'eau. Il y avait plus de spectateurs que d'aide, mais tout s'est déroulé dans l'ordre! Puis j'ai fait signer un contrat d'engagement à Firmin McLean et à Luc Papineau. Ce sont de gros travailleurs qui n'ont pas peur à l'ouvrage. J'espère qu'ils vont bien s'entendre. Nous avons fait un premier voyage, histoire de roder l'Anabelle et les nouveaux matelots. Nous avons livré du bois, en planches et en madriers. Pour le voyage de retour, nous avons ramené des provisions et deux hommes assez bizarres. Ils sont ben mystérieux et ils parlent à personne! Nous autres, gens de la campagne, on est peut-être pas assez bon pour eux autres! En tout cas, ces étrangers ne passeront pas inaperçus au village, accoutrés comme ils sont!



Augustin Lebeau, journaliste



Charivari chez les Desrosiers

Prologue, dimanche 13 juin 1852

Il y a deux semaines déjà, Michel Desrosiers, veuf depuis à peine un an s'est remarié. L'élue de son cœur n'est autre que sa belle-sœur Thérèse Tremblay qui est plus âgée que lui.

Ce mariage n'a pas laissé indifférents la plupart des gens de la paroisse. Certains disaient être choqués que ce père de huit enfants n'ait pas laissé refroidir très longtemps le cadavre de sa défunte.

Mais la plupart des habitants disent que c'est heureux que ça finisse de même. Depuis la mort de sa sœur, Thérèse Tremblay s'est occupée sans rechigner de ces petits orphelins criards et agités. Elle a surtout pris soin de la p'tite dernière. C'est d'ailleurs suite à la naissance difficile de cet enfant que sa sœur est décédée.

Thérèse m'a raconté qu'elle était au chevet de sa sœur Esther le matin de son décès. Elle lui aurait confié sa famille et son époux.

J'entends encore ses mots, m'a-t-elle dit:

— Prends soin de ma p'tite, elle a besoin d'une mère. Pis prends soin aussi des plus grands! Ils ne voudront personne d'autre que toi pour les border dans leur lit le soir! Pis mon mari, c'est un brave homme. Tu verras qu'il prendra bien soin de toi. Avec lui tu ne manqueras de rien! Il va te traiter comme une reine! Promets-moi qu'au moins tu resteras un peu chez nous en attendant que la situation soit plus facile pour toute la famille.

Ah! Elle a bien du mérite la Thérèse! Mais il y a toujours des gens qui ont le mauvais œil pour regarder les choses! Ils ne savent pas voir de près; ils ne regardent qu'en surface. Alors, ils voient seulement ce qu'ils veulent bien voir! Depuis le remariage du veuf, des bandes de jeunes se sont rassemblées à plusieurs reprises pour s'amuser à leurs dépens.

Notre habitant est entré dans le jeu d'assez bonne grâce. Il a même promis d'organiser une fête pour y mettre fin; ici c'est la règle. Lorsqu'on veut mettre fin à un charivari, il faut empiffrer les mauvais plaisantins sinon gare! Ils pourraient vous en tenir rigueur et éterniser les rassemblements carnavalesques.

Notre habitant a organisé cette fête hier et il l'a fait avec bonhomie, car personne ne portait véritablement atteinte à son honneur. Lors des quelques rassemblements qui ont eu lieu devant sa demeure, aucun «charivariste» n'a tenu de propos infamants; enfin presque.

La plupart des gens voyaient là une occasion de s'amuser et de montrer qu'ils approuvaient la conduite de leur voisin qui s'était comporté en honnête homme. Il y a



pourtant un individu qui ne semblait pas d'accord. Il a fait une farce plate et a menacé le couple de revenir parader avec un cercueil. Je crois qu'il voulait signifier à Desrosier qu'il trouvait son remariage trop hâtif. Il est d'ailleurs soupçonné d'avoir des vues sur Thérèse Tremblay. C'est certainement la jalousie, la boisson et le déguisement qui ont donné à ce fort en gueule l'occasion de dire ce qu'il n'a jamais eu le courage d'exprimer à visage découvert.

Le tout a commencé par une procession de gens masqués et déguisés partis de l'auberge où ils avaient déjà commencé la fête. Une fois le cortège en marche, les costumes, les cris et la musique ont attiré de nombreux spectateurs.

Grand ami de Desrosier, le chef de la bande, déguisé en évêque, haranguait la foule. Une mitre trop grande, taillée dans de l'écorce de bouleau, valsait sur sa tête. Dans sa main gauche, il brandissait un feuillet sur lequel était écrit son boniment. Dans sa droite il tenait une crosse taillée dans une branche de jeune érable.

En réalité, l'originalité des costumes était un plaisir pour l'œil. Tous les acteurs avaient la figure masquée. Plusieurs avaient un bouquet sur la tête, du poil de bœuf pour favoris, du crin de cheval comme moustache. Pauvres animaux, ils ont aussi, bien malgré eux, fait les frais de cette mascarade.

Au fur et à mesure qu'ils se dirigeaient vers la demeure de Desrosier, les gens accouraient et se joignaient à la bande croyant leur présence nécessaire. Il fallait un public nombreux et bruyant et c'était là leur rôle.

Les gens participent en grand nombre à ce genre d'événement. Il faut dire qu'à la campagne, ce n'est pas très dangereux. C'est pas comme les histoires affreuses de charivaris sanglants qui se sont déroulés à Montréal et dans lesquels il y a eu mort d'homme. Ici dans la seigneurie, il y a même des étrangers au village, employés par nos habitants comme ouvrier agricole, qui en ont fait leur divertissement du samedi soir.

Nous nous sommes tous retrouvés devant la maison du nouveau couple. J'y ai aperçu mon ami Pierre Laprise. Je crois bien que son frère Jean était un des «charivaristes». Je crois même l'avoir reconnu sous son déguisement de cavalier masqué; il pourfendait l'air de son épée en bois, tuant sans merci des ennemis imaginaires.



Une fois la troupe rassemblée, le chef a demandé de frapper sur la maison avec les bâtons afin de réveiller tout le monde. Ça faisait un bon moment qu'ils étaient réveillés avec ce boucan à ressusciter les morts! Je me demande même si la défunte ne s'est pas retournée dans sa tombe!

Michel Desrosier et Thérèse Tremblay sont sortis sur la galerie pour souhaiter la bienvenue aux «charivaristes». Les enfants sont vite venus retrouver leur père. Je vous dis qu'ils avaient les yeux grands ouverts. Les plus petits ont même eu peur et se sont mis à pleurnicher.

Le chef de la bande a pris le porte-voix en écorce de bouleau et entrepris de lire sa harangue, histoire de passer plus rapidement aux réjouissances. Il monta sur une tribune — un petit banc pour traire les vaches — que les «charivaristes» avaient traînée jusque là et s'assit sur son siège apostolique. Il prit un air de prédicateur, comme le fait si bien le curé Chandonnay, et déclama les reproches que l'on adressait à la victime.

— Mon bien cher frère, notre sainte troupe est ici pour vous donner l'absolution de vos péchés et vous permettre de vivre heureux! Pour obtenir votre pardon, vous devrez effacer ce péché de la chair par un autre péché de gourmandise. Notre sainteté espère bien que vous avez préparé le repas eucharistique et que toute la bande pourra communier à votre table et boire à la coupe sacrée.

Après ce discours pompeux, Michel Desrosier invita les gens à venir festoyer à l'intérieur. Thérèse avait préparé un goûter et l'eau-de-vie coulait à flots. On a bien ri des emprunts que le chef avait faits au vocabulaire de l'Église. On a chanté, dansé et chanté et dansé encore. Je crois bien que monsieur Desrosier n'était pas malheureux que tout ça ait une fin.

Au cours de la soirée, mon ami Pierre Laprise me prit à part et m'invita à venir partager le souper du lendemain chez ses parents.

— J'en profite, m'a-t-il dit en rougissant, pour te demander si tu ne me ferais pas la faveur d'amener mademoiselle Élisabeth avec toi, car mes parents aimeraient bien revoir cette charmante jeune femme.

Augustin Lebeau, journaliste



Invitation chez les Laprise

Prologue, mardi 15 juin 1852

De bonne heure et d'humeur guillerette je clopine vers l'étable, j'attelle ma vieille jument Houppette et je pique vers le sud, en passant entre l'ancienne chapelle et la maison du maître de poste.

Comme convenu, Mademoiselle Tremblay est là, au bord du chemin, pas très loin de la maison de la veuve Jeanne Gagnon où elle pensionne. Cette jeune femme est un pur ravissement pour les yeux.

Joyeuse à l'idée de passer une journée en agréable compagnie, elle serre son ombrelle blanche dans ses mains de blanc gantées. Endimanchée et toute rayonnante, elle porte avec grâce un petit ruban bleu dans sa belle chevelure.

Cérémonieusement, je l'aide à monter dans la carriole et Houppette reprend la route à petit trot. Nous passons devant une vieille maison abandonnée. Les enfants disent qu'elle est hantée. Le jeune Bernard Hamelin et Reine Tremblay jouent à un autre de leurs jeux d'aventures. Ils nous voient et nous saluent.

Puis, nous passons devant la maison d'Alexandre Marchand, un voyageur absent depuis plusieurs années qui a abandonné sa jeune femme Marie-Claire Borduas ainsi que leurs trois enfants. C'est une bien bizarre d'histoire. Pétronille Papineau pourrait nous en parler. Elle a bien du courage la p'tite dame.

Près de la maison de Roger Dugas, des enfants jouent à faire rouler une roue qu'ils font avancer avec un bâton. Puis nous passons devant notre belle église qui fait la fierté des villageois. Monsieur le curé Chandonnay fume une pipe sur la galerie du presbytère. Comme chaque dimanche, l'office terminé et le ventre plein, il prend un repos bien mérité; je crois même qu'il dort sur sa pipe; du moins ça pourrait expliquer pourquoi il ne nous salue pas à notre passage, si curieux qu'il est de nature.

Nous arrivons bientôt devant la maison de Jérémie Larose. Dehors, le jeune Paulin fabrique un radeau avec sa bande. Les enfants nous envoient la main et courent en notre direction. Ils viennent saluer mademoiselle Tremblay qui leur parle de sa hâte de les revoir en classe. Houppette, qui trouve les enfants trop bruyants, hennit et trotte à vive allure pour s'éloigner de ces petits pirates.

Nous arrivons bientôt à la hauteur de la maison de Trefflé Bellerive et ensuite devant celle d'un autre grand absent, Jovite Lambert. Sa femme vit avec un de ses cousins arrivés depuis peu des vieux pays. Il est crampeur de poêle de son métier. Sa présence auprès d'une belle femme abandonnée est une situation qui fait jaser les villageois.



Nous arrivons enfin à la maison du juge de paix située à l'extrémité sud-est du village en face de la porte d'entrée du cimetière. Elle trône sur tout le paysage par sa blancheur. Donald Laprise, sa femme Mathilde Duchesne et leurs garçons Pierre et Jean nous attendent depuis déjà un bon moment. Lentement, Houppette qui connaît l'endroit se dirige vers l'écurie afin de rejoindre son bon copain Milice.

La conversation de nos hôtes semble animée. Il est évident qu'ils discutent du charivari qui a eu lieu chez Michel Desrosiers. Pierre nous rejoint à l'écurie, où je termine d'installer Houppette.

— Bonjour mademoiselle Tremblay, dit-il en s'inclinant devant elle et en lui prenant la main pour lui faire un baisemain.

La jeune dame rougit et, confuse, lui prend le bras pour aller saluer les parents de notre ami.

Je n'ai eu droit qu'à un simple sourire. Ils m'ont laissé là, sans m'inviter à les suivre. J'avais l'air d'un piquet de clôture ou pire encore, d'un bibelot destiné à être déposé sur une commode. Encore une chance que mon ami Jean Laprise se soit littéralement jeté sur moi pour me souhaiter la bienvenue.



Je veux bien admettre qu'elle est belle «pas pour rire» la maîtresse d'école, mais c'est pas une raison pour se servir ainsi de ses amis. Je vais m'en rappeler de celle-là. Il viendra la chercher lui-même sa dame la prochaine fois. Après tout je ne suis pas l'homme de service!

Remarquant l'impolitesse de leur fils, monsieur Laprise et sa dame viennent vers moi pour me faire l'accolade et me souhaiter la bienvenue. Ils sont si chaleureux que j'en oublie mes déboires et pardonne à nos deux tourtereaux.

L'après-midi s'écoule lentement. Nous sommes tous assis sur la galerie à parler de choses et d'autres. Tel que promis, Pierre nous raconte le charivari qui a marqué l'histoire de son établissement à Saint-Hyacinthe.

— Lorsque je suis arrivé à Saint-Hyacinthe, dit-il, j'ai été témoin d'un charivari très spécial. Pendant plus de deux mois, un marchand de La Présentation, un des terroirs les plus anciens de la seigneurie de Saint-Hyacinthe, a été l'objet d'un charivari hostile. Il faut dire qu'il l'avait bien cherché et il n'avait aucun ami dans le village. Notre homme avait marié une femme beaucoup trop jeune pour lui. En plus, il pratiquait le prêt usuraire et



plusieurs habitants et négociants étaient très endettés envers lui. Il faut dire aussi que la jeune fille était très belle et qu'elle faisait l'envie de bien des jeunes de la paroisse qui avaient l'impression que ce vieux filou leur avait volé cette beauté.

— Pendant ces deux mois, des gens masqués vinrent la nuit, à la fenêtre du marchand, crier des insultes de toutes sortes: voleur, canaille, filou. On lança des pierres sur sa demeure. Malgré la promesse qu'il fit de faire une grande fête pour faire cesser le charivari, il dut attendre que la colère populaire perde de sa vigueur. Un soir, des cavaliers masqués et des «charivaristes» portant plusieurs armes et des lanternes attachées au bout d'une perche ont mis accidentellement le feu à sa demeure. Sa femme a failli être brûlée sérieusement. L'enquête qui suivit se termina en queue de poisson, car personne ne voulut témoigner. Le marchand a retenu sa leçon. Depuis ce temps il prête son argent à des taux raisonnables.

Cette histoire a semblé impressionner la jeune maîtresse d'école. De toute la soirée, elle n'a plus quitté le journaliste des yeux. Je remarque le contentement de monsieur Laprise et sa dame devant le spectacle des deux jeunes en pâmoison l'un pour l'autre. Même les chats sont venus contempler la scène.

Augustin Lebeau, journaliste



Eustache et son aventure au Labrador

Prologue, mardi 22 juin 1852

La p'tite Odile Lavoie est aux anges. Elle reçoit, comme promis par son père, une douzaine d'enfants qui ont «marché au catéchisme avec elle». Elle a préparé, avec l'aide de ses sœurs, des petits biscuits et un gros gâteau au chocolat.

Un à un, les amis arrivent, excités par la promesse d'une journée mémorable, car monsieur Lavoie racontera son aventure au Labrador.

Le plus sérieusement du monde, la petite souhaite la bienvenue et invite ses amis à venir s'asseoir au salon! C'est un privilège de pénétrer dans ce lieu hors du commun. Les enfants ont des yeux tout le tour de la tête! Des oh! et des ah! traduisent leur étonnement!

L'hôtesse leur sert un thé très odorant! Encore une occasion de s'exclamer!

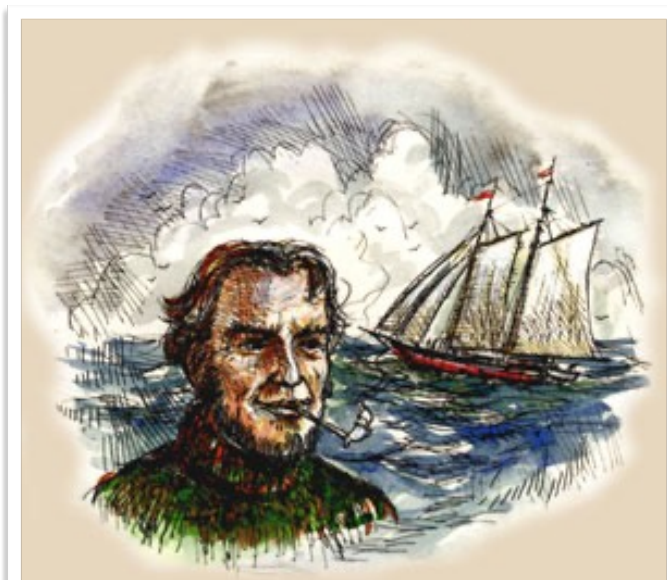
— Hum!, comme c'est bon! Mais qu'est-ce que c'est, demande poliment le jeune Robert Bergeron.

Odile n'a pas le temps de manifester son contentement que son père entre dans la pièce.

— Bonjour les enfants, lance-t-il joyeusement!

Sans attendre la réponse des enfants, il se cale dans son fauteuil préféré et bourre sa pipe. Après quelques minutes, il prend un air de circonstance et commence son histoire.

— J'avais à peine 15 ans quand mon père m'a fait engager comme matelot sur la goélette de Thomas Simard, son cousin au deuxième degré. Je naviguais déjà depuis quelque temps sur la barge de mon père, mais il voulait que je sois mieux instruit dans l'art de la navigation et croyait que je pourrais mieux l'assister dans ses ambitions commerciales si j'apprenais à naviguer sur une goélette. Ce qui sera le cas effectivement! Mais c'est une autre histoire. Je reviens à mon équipée du printemps de 1824 à bord de l'Aubépine, une belle grande goélette de 55 tonneaux mise à flot quelques semaines plus tôt à La Malbaie.



— Moi et mon père avons rencontré le capitaine Simard à Québec alors qu'il était à préparer son départ pour la côte du Labrador. Il avait 8 hommes d'équipage, mais l'un d'eux, ne se sentant pas très bien, avait prié son capitaine de le laisser à La Malbaie en passant. Simard cherchait donc un remplaçant lorsque mon père et moi sommes arrivés pour prendre livraison d'une commande de tissus chez un gros négociant de Québec.

— Quand Thomas Simard rencontre Isidore Lavoie, ce sont les cris, les rires et les embrassades qui précèdent les nouvelles et les rumeurs de La Malbaie et de L'Île-aux-Coudres, puis les farces et les racontars de toutes sortes ! Mon père n'avait pas la langue dans sa poche et Thomas Simard, qui bourlingue encore aux dernières nouvelles, ne donne pas sa place, je vous l'assure. De fil en aiguille, Thomas en vient à se plaindre de la perte de son matelot. Mon père ne fait ni une ni deux et me pousse dans les bras de Simard en lui disant :

— V'là ton homme pour le Labrador, Thomas. Solide, jeune, déjà habitué à naviguer sur les gros canots et les barges du haut du fleuve. Reste à achever sa formation en l'initiant à la navigation du bas du fleuve. Je t'le prête, c'est mon meilleur marin d'eau douce, ajoute-t-il avec un clin d'œil.

À cet endroit précis de l'histoire, le père d'Odile prend une pose, il a le regard illuminé. La p'tite Odile sourit, elle sait ce que c'est. C'est la lumière, la lumière qui vient habiter son père lorsqu'il raconte cette aventure. Elle sait maintenant qu'il refait le voyage à chaque fois et c'est la lumière du large que l'on voit dans ses yeux. Puis, au grand soulagement des enfants, notre grand aventurier reprend là où il avait laissé.

— Le père Thomas jauge ma personne. J'étais encore loin de mes 6 pieds cet été-là et ma face était bien «jeunaude», mais j'avais une belle carrure d'épaules et mes mains calleuses montraient que moi et le travail c'était du déjà vu! Simard m'a tendu la main en me disant :

— Si tu me serres la pince Eustache, je t'apprendrai tout ce que tu veux savoir pis encore plus au cours de l'été qui vient. Tu verras le pays de ton père, La Malbaie, puis le Labrador. Nous irons même jusqu'à Chicoutimi en remontant la belle rivière Saguenay!

J'ai regardé mon père qui m'a fait un sourire et j'ai pensé à ma mère qui se morfondrait tout l'été à l'idée que je pourrais disparaître dans les eaux du golfe Saint-Laurent, loin d'elle et de ses bons biscuits à la mélasse. Pis j'ai aussi pensé à la belle Anathalie Boivin qui m'attendait à Prologue. Mais j'ai pas pu résister à l'envie de voir du pays neuf. Le Labrador! J'avais jamais entendu parler de ça! La mer, l'eau salée, les baleines et les morues! Je verrais enfin d'où viennent l'huile de marsouin, la morue sèche, le nacre qui sert à faire des boutons de culotte et l'ivoire de morse avec lequel était fait le crochet à dentelle de ma mère et les touches du piano du seigneur Prologue!

— Je suis votre homme, capitaine Simard!



— On part demain matin. Présente-toi au lever du soleil à l’auberge du Cul-de-sac, je serai là pour te recevoir!

J’ai pas dormi de la nuit. Nous étions chez une cousine de ma mère qui m’avait installé sur le banc-lit de sa cuisine d’été. Par la fenêtre, je voyais les millions d’étoiles qui couraient au-dessus de notre vaste monde. Moi aussi, je visiterais le Monde! Enfin! Au moins un nouveau coin du monde! Le Labrador!

Le lendemain, le capitaine était au rendez-vous. Mon père me fit ses adieux rapidement et me demanda de lui écrire si possible avant de rentrer à Prologue en septembre.

J’ai fait la connaissance des autres marins: Isidore Tremblay dit Barouette et Flavien Tremblay dit Picoté, Venant LeBreton dit Lalancette et Gaudiose Maltais étaient tous des jeunes hommes, mais chacun avaient déjà deux ou trois saisons de navigation à leur actif. Le grand François Simard et le petit François Fortin étaient des vieux de la vieille. Nicéphore Néron et Justinien Tremblay avaient déjà eu leur propre goélette, mais la malchance avait fait que leur Belle Espérance était maintenant à plusieurs brasses de profondeur au large de l’île Anticosti! Néron en avait encore les larmes aux yeux quand il racontait le naufrage de sa Belle Espérance! Pauvre homme! J’avoue que si mon Anabelle périssait de la sorte, j’aurais du mal à garder les yeux secs, «vinguienne»! Les premières heures du voyage vers La Malbaie furent magnifiques. Le courant nous charriait littéralement comme une plume au vent au-dessus des flots.

Une fois encore, notre conteur cesse de parler. Il prend une bonne pipée et laisse échapper un immense nuage de fumée. Les enfants sont attentifs au moindre de ses gestes. Ils ont hâte d’entendre la suite.

Augustin Lebeau, journaliste



Pirates américains Sept-Îles

Prologue, mercredi 23 juin 1852

En bon conteur qu'il est, le marchand mesure son effet. Il veut que les enfants partagent le splendide de cette aventure. Il veut qu'ils voyagent avec lui et que cela éveille chez eux le désir de la découverte. Il reprend donc son histoire.

— Le capitaine Simard était un rude gaillard et un fin marin. Il connaissait le fond du fleuve comme le fond de ses poches. Il savait où gisait le moindre récif, les bancs de sable dans le chenal du nord comme dans le chenal du sud, le plus fréquenté des deux. Simard peut vous dire les différentes directions des courants et des raz de marée chaque heure du jour. Il sait tous les caprices des vents et peut lire dans le ciel le temps qu'il fera sans jamais se tromper. C'est un peu comme monsieur Josuas Simard qui avait prédit la tempête de neige. Ces gens-là y savent parler avec la nature.

Je le regardais tenir la barre du gouvernail, l'œil vif, la bouche mince retenant sa pipe de plâtre, le visage hâlé par le vent et l'eau de mer, avec des rides profondes creusées moins par les ans que par les rudes travaux de son métier, ses cheveux courts d'un blond roux lumineux striés d'argent et son bonnet rouge lui donnant fière allure. Il était plus grand que la moyenne, mais pas autant que Joseph Dufour à Bona, capitaine de milice de L'Île-aux-Coudres qui faisait plus de 7 pieds de haut, me disait Venant. Toute une perche, ce bonhomme qui avait été élu comme premier député de Northumberland!

Pour l'heure, l'Aubépine roulait entre l'île d'Orléans et la rive sud, mais après le bout-d'en-bas de l'île, elle rejoindrait la rive nord, le Cap Tourmente, la Petite-Rivière-Saint-François, puis le tourbillon de Baie-Saint-Paul qu'elle pourfendrait sans gêne pour passer le long du mouillage à L'Île-aux-Coudres et finalement rejoindre l'embouchure de la rivière Malbaie où nous devons passer la nuit.

— Ramène la grand-voile, Gaudiose, crie le capitaine. Prépare l'ancre, Zidor. Tu seras chez vous pour dormir, Flavien. Oublie pas d'aller voir le docteur Laterrière pour ton mal d'estomac. Je tiens à t'avoir avec moi pour mon prochain voyage. Eustache est bien d'adon, mais y va retourner chez son père aussitôt la saison finie pour mettre son nouveau savoir en pratique sur la nouvelle goélette de son père!

Quoi? Une goélette chez nous? Ah! Les cachoteries de mon père! Il m'a caché sa nouvelle idée! J'avais déjà envie de retourner chez nous pour lui chauffer les oreilles! Thomas Simard riait bien fort et sa voix portait sur les falaises de Pointe-au-Pic. Moi aussi je riais, mais je cherchais déjà un nom pour la goélette de mon père. Anathalie?

Les hommes qui demeuraient à La Malbaie sont allés dormir chez eux. Moi et Justinien, originaire de Baie-Saint-Paul, nous avons été reçus dans la belle-famille du capitaine.



Simard était marié à Christine Néron, une belle grosse blonde qui rougissait de plaisir en voyant arriver son homme.

Le lendemain, dès l'aube, nous hissons les voiles avec le beau temps. J'ai vu mes premiers bélugas ou marsouins blancs au large de l'embouchure de la rivière Saguenay et nous avons pêché de la petite morue et du capelan dans le coin de Godbout. Tout se passait pour le mieux et deux jours plus tard on était au-devant des Sept-Îles. L'Aubépine du capitaine Simard venait livrer des provisions aux postes de traite de fourrures et de pêche au loup-marin qui appartenaient à la Compagnie de la Baie d'Hudson entre Sept-Îles et Blanc-Sablon. Une fois descendus à terre, nous nous retrouvons derrière un groupe de bandits américains venu piller le poste de traite. Les hommes de la Compagnie se défendaient depuis leur retranchement dans la maison principale du poste et les corsaires, pas plus d'une douzaine, se préparaient à y mettre le feu! Oh! La situation était critique. Simard distribua les fusils et nous voilà sur le pied de guerre. Les Américains furent pris entre deux feux et se réfugièrent dans la barque qu'ils avaient utilisée pour venir là depuis leur morutier.

Les pêcheurs de morue, venus de divers pays étrangers, saccageaient fréquemment les postes de traite et de pêche de la côte du Labrador et plus particulièrement celui des Sept-Îles. Ils y volaient les fourrures et les produits de traite qui s'y trouvaient. Nous étions huit, les gens de la Compagnie étant six, nous nous retrouvions donc 14 contre 12. Mais ces messieurs des States n'avaient pas froid aux yeux! Un profit facile les encourageait à poursuivre leur équipée sauvage. Au bout d'une heure d'attente, les voilà qui reviennent.

Nous sommes toujours divisés en deux groupes afin d'obliger l'ennemi à partager ses efforts. La bagarre reprend. Nicéphore est blessé au bras et un des hommes de la Compagnie, un certain McLeod, est touché à l'épaule. Gaudiose touche deux Américains coup sur coup et crie tous les jurons qu'il connaît pour marquer son succès.

Le marchand arrête son récit. Les enfants sont sidérés. Ils n'en croient pas leurs oreilles : des corsaires! À voir leurs yeux exorbités, ils donnent l'impression que la bataille se déroule devant eux. Monsieur Lavoie sourit de contentement : les enfants sont au Labrador avec lui! Puis, en haussant la voix, il poursuit son récit.



— Soudain, le capitaine Simard hurle de joie: il vient de voir une troupe de Montagnais qui entrent dans la baie à grands coups de pagaies; ils sont au moins 30 hommes qui viennent porter le produit de leur chasse de l'hiver dernier. Les Américains n'attendent pas d'avoir la tribu sur le dos! Ils déguerpissent en vitesse. Simard nous interdit de tirer un coup de fusil de plus.

— Gardons les munitions pour une autre occasion, crie-t-il! Ils ont eu la frousse de leur vie.

Nous avons célébré la victoire avec les hommes de la Compagnie et les Montagnais. Chacun de nous y allait de sa prouesse verbale pour décrire ses coups les plus fumants. J'oserais dire que Gaudiose à forcer la dose parfois, mais les Montagnais y allaient de leurs propres histoires qui m'ont laissé de quoi réfléchir longuement. Je vous en raconterai deux ou trois un de ces jours. Pour le retour, rien à redire. J'avais eu ma part d'aventures et j'avoue honnêtement que j'avais eu un peu... disons que j'avais eu peur. Mais le sang-froid du capitaine Simard m'a donné le courage nécessaire pour garder les idées claires et l'œil vif. Je lui ai dit mon admiration et il m'a regardé, l'air taquin en disant:

— J'avais aussi peur que toi, tu sais, mais y'en faut un, rien qu'un, pour soutenir ou démolir tous les autres. Moi, j'ai décidé de vous soutenir, à bout de bras s'il fallait, pour revoir mon chez-nous et vous permettre à tous de revoir le vôtre. Je l'avais promis à ton père, après tout! Il a besoin d'un jeune capitaine pour sa goélette!

Le voyage est devenu alors une belle aventure avec un but réel et stimulant. Il fallait que j'apprenne tout ce que je pouvais apprendre du capitaine Simard au cours de ce trop bref été pour pouvoir naviguer sur ma propre goélette dès l'été suivant. Mais j'ai aussi rempli ma mémoire des beautés naturelles de ce coin du monde. J'ai vu ma première baleine au large de l'île Anticosti et des oiseaux par milliers, rassemblés sur des rochers ou dans des falaises, comme je ne croyais pas possible d'en voir un jour. Les loups-marins étaient aussi de la partie et j'ai ramené quelques peaux pour me faire faire des bottes et un sac de voyage que j'utilise toujours sur l'Anabelle. Une fois de retour à La Malbaie, nous avons appareillé pour Chicoutimi, mais c'est une autre histoire!

Odile se lance sur son père et l'embrasse très fort. À chaque fois, c'est la même réaction. Mais, pour Eustache, ce plaisir est aussi important que toutes les aventures du monde réunies. Son Odile est heureuse et ses amis aussi! Il y a du bonheur dans l'air!

Augustin Lebeau, journaliste



Fêtes de la Saint-Jean-Baptiste

Prologue, jeudi 24 juin 1852

Aujourd'hui, c'est jour de fête! C'est la Saint-Jean-Baptiste. Une messe solennelle a débuté les festivités qui se sont poursuivies par un défilé, le premier du genre à Prologue.

Le défilé ressemblait en tout point à une procession religieuse quelconque. Les notables formaient un cortège qui se terminait par le jeune Saint-Jean-Baptiste. Le p'tit qui faisait le Saint-Jean-Baptiste ne tenait pas en place. Je pense que la peau de bête dont il était vêtu le démangeait. Le pauvre ne cessait de se gratter, de faire des grimaces et des mouvements dignes des meilleurs bouffons et contorsionnistes. Les gens en avaient les larmes aux yeux tellement le spectacle du p'tit les amusait. Faudrait penser pour l'année prochaine à trouver un jeune garçon qui n'a pas de problème à porter les peaux de mouton!

Quoi qu'il en soit, la foule a suivi le défilé jusque dans la rivière où hommes, femmes, enfants et animaux s'y retrouvèrent avec plaisir. Enfin, on pouvait se baigner. L'eau de la Saint-Jean, comme l'eau de Pâques, guérit tous les maux et assure une bonne santé toute l'année. Après ces ébats dans l'eau froide, on a étendu des nappes sur l'herbe pour un grand pique-nique.

Toutes sortes de jeux ont amusé les petits et les grands : colin-maillard, concours de jambettes, course de poches. On a même assisté à une course de picouilles. Faut dire, et cela sans méchanceté, que certains dans le village n'ont que ça des «picouilles».

— Cou donc, m'a dit Léon Simard, vous ne courez pas avec votre picouille cette année, monsieur le journaliste?

— D'abord monsieur le vaniteux, je n'ai pas de picouille!, lui ai-je répondu, insulté. Ma jument Houpette a montré à la face de tous qu'elle était digne des meilleurs courseurs de la seigneurie. C'qui fait, Monsieur le suffisant, que je l'ai inscrite pour une autre course plus appropriée à ses talents.



Je trouve ces courses de picouilles très violentes pour ces pauvres chevaux qui n'ont fait de mal à personne. Le gagnant est le dernier arrivé. Vous pensez peut-être que la course ne finit jamais! Et bien détrompez-vous! Chacun conduit la picouille de l'autre. Ce qui fait qu'il a intérêt à ce que sa monture aille le plus vite possible. On joue donc du fouet et le pauvre animal qui termine le dernier, s'il est couronné vainqueur, a reçu plus que sa dose de coups de fouet. Bien des gens protestent, mais la «drôleté» et l'étrangeté de la situation amusent beaucoup.

Puis il y a eu la bénédiction des radeaux et des chaloupes. Les jeunes de la bande à Paulin Larose et les filles de la bande à Odile Lavoie, une fois assurés de la protection de tous les Saints du Paradis, se sont élancés sur les flots tumultueux de la rivière en quête d'une grande aventure. De loin, les gens ont assisté à une bataille épique entre pirates d'eau douce. Nos corsaires, conscient de leur popularité, sont demeurés bien en vue, chacun cherchant à épater les spectateurs réunis sur les rives de la baie aux Canards.

À la tombée du jour, un grand feu de joie fut béni par l'abbé René Gadouas : «Bénissez Seigneur ce feu, que pleins de joie, nous allons allumer pour la nativité de Saint-Jean-Baptiste.» À l'apparition des premières flammes, la foule cria et les miliciens firent entendre les décharges de leurs fusils. La joie était à son comble et les enfants très excités. On a chanté et on a dansé au son du violon d'Henri Lambert.

Vers la fin de la soirée, le vieux conteur Robert Gadouas a rassemblé les enfants autour de lui et leur a raconté l'histoire affreuse de l'enlèvement de deux enfants qui n'avaient jamais été retrouvés malgré le tribut payé par leurs parents aux malfaiteurs. On avait bien, quelques années plus tard, retrouvé des ossements ensevelis dans le caveau à patate d'une ferme abandonnée, mais rien n'avait permis d'affirmer qu'il s'agissait des enfants enlevés quelques années plus tôt.

Puis, sous un ciel étoilé, dans la fraîcheur de cette nuit d'été, heureux, fier et plus fort de cette solidarité canadienne-française encore une fois exprimée à la face de l'occupant, chacun est retourné chez soi. Les jeunes enfants, apeurés par l'histoire du conteur, aux aguets, alertés par le moindre bruit, imaginant des malfaiteurs à l'affut derrière les ombres de la nuit, prêts à bondir sur eux, serraient plus fermement que d'habitude la main rieuse qui les protégeait. Robert Gadouas avait réussi son effet.

Augustin Lebeau, journaliste



En attendant le vapeur

Prologue, lundi 28 juin 1852

Il est deux heures de l'après-midi. Depuis quelques minutes les gens s'agglutinent sur le quai. Le bateau à vapeur ne devrait pas tarder. C'est la première fois qu'il vient à Prologue!

Firmin McLean, assis sur une grosse pierre, surveille l'horizon et s'exerce à faire les différents nœuds de matelotage que le capitaine Eustache lui a appris: cul de porc, jambe de chien, queue de rat, gueule de raie, gueule de loup, nœud de griffe. Luc Papineau est près de lui et chante doucement :

«Il est parti de l'Orient
Avec belle mer et bon vent.
Il cinglait bâbord amures
Naviguant comme un poisson
Un grain tombe sur sa mâture
V'là le corsaire en ponton
Allons les gars, gai, gai
Allons les gars, gaiement!»

La jeune Édith Caldwell observe en retrait les deux garçons conquis par le métier de marin.

— Monsieur Lebeau, dit-elle à mon approche, saviez-vous que le capitaine Lavoie veut faire de Firmin McLean le gabier de son Anabelle?

— Ah, bon! le jeune Firmin est de nouveau dans les bonnes grâces du capitaine malgré sa sortie et ses éclats pour faire monter son chien Papineau à bord.

— Ouais, dit-elle, c'est vrai que c'était toute une colère. J'peux vous en parler, j'étais cachée avec mon bien-aimé derrière un petit bâtiment. Le Firmin, il tenait mordicus à ce que «Papineau» l'accompagne dans tous ses voyages. J'ai même vu le chien tenter de mordre monsieur Lavoie. Tel chien, tel maître que je me suis dit! Le Firmin faisait ben pitié devant le refus définitif du cap'taine qui lui a expliqué qu'un chat était l'animal parfait sur une goélette, car ces bêtes s'occupaient de la vermine! Pis, il paraît qu'un chat embarqué depuis plusieurs saisons de navigation est considéré comme un excellent talisman pour avoir vent en poupe et bonne mer. Luc m'a dit aussi que les matelots doivent apprendre le comportement des chats, car ceux-ci annoncent le temps qu'il fera. Quant aux chiens, ils n'ont aucune utilité sur un bateau.



— Le temps qu'il fera, dis-je sceptique!

— Faut me croire monsieur Lebeau. Les matelots disent que «Chats qui poils et pattes léchant, sont signe de pluie et de vent».

— Faut pas croire tout ce que les marins racontent ma p'tite. Il me semble que les chats passent leur temps à se laver les pattes et le poil et il pleut pas à chaque fois! Revenons plutôt à ce «gabier», jeune fille! Que signifie ce mot?

— C'est ben simple! Firmin sera chargé de l'entretien et de la manœuvre des voiles et du gréement, lance-t-elle fièrement.

— C'est donc dire que c'est lui qui va passer le goret et nettoyer les carènes de la goélette!

— Non, non, monsieur Lebeau! Ce travail est réservé aux deux mousses que monsieur Lavoie a engagés pour la saison.

— Qui sont ces deux mousses, ma fille?

— Ce sont les deux garçons du maître-coq que le cap'taine engage depuis trois ans pour faire la cuisine sur sa goélette. Il paraît qu'il est aussi bon que le cuisinier du seigneur Prologue. Enfin! c'est ce que prétend monsieur Lavoie, dit-elle en souriant. J'peux dire que mon Luc et que Firmin pensent de même!

— Et ton beau Luc, quelle sera sa tâche?

— Monsieur Lavoie veut lui enseigner tous les rudiments du pilotage. Il veut faire de lui un capitaine de goélette. Oh!, regardez, monsieur Lebeau, v'là le bateau!

En effet, le voilà à la pointe Ouest de l'île qui s'apprête à tourner tribord pour venir s'ancrer au mouillage d'Eustache Lavoie qui a déplacé l'Anabelle du côté sud de l'île, à la pointe est. Quel spectacle! Il faut le voir pour le croire.

Eustache Lavoie ne cache pas son inquiétude. S'il fallait que ce magnifique bateau fasse du service ici sur la rivière, il perdrait une bonne partie de sa clientèle.

À bien y penser, les gens seraient moins captifs de ses horaires et de ses prix. Et puis il ferait sûrement moins le fanfaron! Malheureusement, ce vapeur ne sert pas au cabotage, mais aux liaisons maritimes et commerciales entre Montréal et New York. Et puis, il arrive tout juste à passer entre l'île aux fermiers et la berge. Une chance que la rivière est profonde à cet endroit.

Ce navire marchand est un long-courrier adapté aux conditions de la navigation océanique. Ah! à première vue, il jauge bien cent quatre-vingts à deux cents tonneaux. La plupart des gens de la seigneurie voient ce type de bateau pour la première fois.

Lorsque j'étais aux études à Montréal, j'ai eu à maintes reprises l'occasion de voir des navires. J'avais un ami dont le père possédait le principal chantier naval d'Hochelaga. C'est même lui qui a construit l'Accommodation et le troisième bateau à vapeur de John Molson. Nous allions souvent au quai pour voir arriver les grands voiliers qui traversaient l'Atlantique.



Archibald et moi étions convaincus qu'il était l'unique constructeur de bateaux. Un jour il nous raconta l'histoire de la construction navale au Bas-Canada. Il nous expliqua que, depuis 1811, plusieurs voiliers et navires à vapeur avaient été assemblés dans différents chantiers montréalais. Nous fûmes fort surpris d'apprendre que, dès 1820, Montréal possédait deux fonderies produisant des moteurs pour des navires. Il expliqua que la construction navale n'était pas la chasse gardée de Montréal. Il y avait un très gros chantier à Québec et, à la même époque, Sorel lançait des bâtiments.

La construction navale se pratiquait depuis les Îles-de-la-Madeleine et la côte du Labrador à l'Est, jusqu'à Montréal à l'Ouest. Bien sûr, il fallait satisfaire les besoins de la clientèle locale. C'est pourquoi la taille et le type des bâtiments variaient beaucoup. La majorité des voiliers construits à cette époque jaugeaient moins de cent tonneaux et les plus gros dépassaient rarement trois cents tonneaux.

Nous fûmes très étonnés d'apprendre qu'il existait une dizaine de classes différentes de voiliers. Mais de tous les bâtiments lancés, c'est la goélette qui avait et qui a toujours la place d'honneur. Construites dans la vallée du Saint-Laurent, ces schooners jaugeaient entre trente et cent quatre-vingts tonneaux et certains peuvent, malgré leur taille restreinte, franchir l'Atlantique.

Je ne pense pas que celle d'Eustache Lavoie puisse accomplir cet exploit. Quoi qu'il en dise, la structure de l'Anabelle ne semble pas assez solide pour affronter une mer déchainée. Le plus beau des bâtiments, celui qui nous faisait rêver Archibald et moi c'était le sloop, petit voilier de trente à cent tonneaux d'une élégance et d'une souplesse inégalées



Augustin Lebeau, journaliste



Siffler le vent

Prologue, mardi 29 juin 1852

Firmin McLean et Luc Papineau me font des signes. Je les rejoins sur leur îlot de pierres. La délicatesse du jeune McLean m'étonne. La vie de marin doit le rendre heureux et atténuer son mauvais caractère.

Le bateau à vapeur est tout près. On peut entendre le capitaine donner des commandements aux matelots. «Bâbord la barre! Bâbord un peu! Bâbord toute», crie-t-il au timonier. Firmin, fier de ses connaissances, me demande alors si je sais ce que signifie le mot bâbord. Je lui réponds que c'est le côté gauche du navire quand, placé à la poupe, on regarde la proue!

— Je vois que vous connaissez un peu les bateaux, rétorque Luc Papineau qui n'avait rien manqué de la conversation.

— Eh ben oui, les jeunes! Et, savez-vous vous pourquoi le côté gauche du navire est ainsi dénommé?

Devant leur ignorance, je triomphe. Cérémonieusement, je leur explique que le côté gauche a de tout temps été jugé moins noble que le droit et que le mot bâbord vient probablement de l'expression «bas bord». C'est pourquoi le code de préséance des marins honore toujours le tribord avant le bâbord sauf lorsqu'on est sous voiles où le côté d'honneur devient celui du vent. C'est aussi pour cette raison que les bateaux en perdition croisent par tribord le navire du Diable. Et oui, ce fameux navire qui transporte et trimbale les matelots damnés jusqu'à la fin des temps.

Stupéfait, Luc Papineau échappe sa pipe de plâtre.

— Le navire du Diable, dit-il, incrédule!

— J'vois que le cap'taine Lavoie ne vous en a pas parlé avant votre engagement. Je le comprends, il pensait peut-être que vous auriez peur de naviguer. À votre place, je lui demanderais des explications!

— Luc, t'as cassé ta pipe de plâtre, dit Édith Caldwell qui ne semble pas impressionnée par mes histoires.



Tout en ramassant les morceaux, elle ajoute :

— C'est pas vous monsieur Lebeau qui me disiez, y a pas quelques minutes qu'il fallait pas croire tout ce que disent les marins?

— Vous êtes bien futée pour votre âge, dis-je en riant.

En bas, on installe une passerelle pour permettre à la population de monter sur le pont du bateau à vapeur. Ainsi, les propriétaires du navire veulent intéresser les bourgeois à utiliser ce moyen de transport révolutionnaire.

— Cou donc monsieur Lebeau, comment se fait-il que vous connaissiez tant de choses sur les bateaux?, demande Firmin en rompant le silence.

— Écoute, le jeune! je pourrais vous en apprendre peut-être bien plus que le cap'taine Lavoie. Pourriez-vous me dire comment les marins appellent les passagers qui n'ont pas le pied marin?

— Je n'en sais rien, répond gentiment l'apprenti matelot.

— Éléphant! On les nomme éléphants parce que leur démarche pesante et embarrassée les apparente à ce gros pachyderme.

— Ouais! dit le jeune Papineau, c'est ressemblant. Je commence à peine à connaître le langage imagé des marins et ses imprévisibles charmes. Ma douce amie, savez-vous ce que signifie l'expression «siffler le vent», lance-t-il en se retournant vers sa bien-aimée.

— Non! dit-elle, le cœur gonflé d'admiration!

— Monsieur Lavoie nous a raconté que «siffler le vent» est une ancienne superstition de la marine à voile dont il ne faut pas rire devant quiconque a naguère souffert du manque de brise. Lorsque la mer est abandonnée par les vents, que les voiles «flic-flacotent», pendues comme chemises aux vergues, le capitaine, anxieux, mouille son petit doigt et, si la brise demeure indifférente, il se met à siffler doucement et de temps en temps, il dit: «Arrive vieux père, arrive, vieux garçon, viens mon petit» et toutes sortes de tendresses du même genre. Tout véritable matelot sait bien qu'on ne doit pas siffler sur le pont ou dans la mâture d'un vaisseau. On ne peut le faire que très doucement par calme plat pour appeler la brise.

Puis, les deux jeunes matelots prennent la jeune fille par la main et chantonnent doucement :



«Siffle, gabier, siffle doucement
Pour appeler le vent»
Mais sitôt la brise venue, Gabier, ne siffle plus.
«Siffle cap'taine, siffle doucement
Pour appeler le vent
Mais tiens bon dès le vent dans tes voiles,
Si tu tiens à ta toile.»

Émouvant spectacle que cette douce mélodie qui s'oppose aux grondements de métal et de bois de ce vapeur crachant sa fumée noire.

Augustin Lebeau, journaliste



Le temps des foins

Prologue, mardi 29 juin 1852

Cette semaine, tout le village et les rangs des alentours sont en ébullition. C'est la fin juin et on se prépare à «faire les foins». Dans toutes les fermes, on prépare les faux, les râpeaux et les fourches; on surveille l'état du foin.

Tous ne s'accordent pas sur le meilleur moment pour faucher. Certains attendent que le foin soit tout à fait mûr, d'autres prétendent qu'il vaut mieux le récolter dès le début de la floraison pour ne pas risquer qu'il verse sous l'effet de la pluie.

La pluie ! C'est la grande ennemie du temps des foins. S'il faut un mois de juin bien humide pour qu'il soit beau, il faut un temps ensoleillé pendant la fenaison. Donc, dès que les foins sont prêts, les habitants guettent le coucher du soleil pour savoir le temps qu'il fera le lendemain. Justement, hier soir, le soleil s'est couché bien rose et Jean-Noël Lavoie a décidé qu'aujourd'hui serait le grand jour. Après le souper, il est allé prévenir Firmin Borduas dont il s'est assuré l'aide il y a déjà quelque temps. Au temps des foins, ce n'est pas facile de trouver de la main-d'œuvre. Le jeune Abel, aide-cuisinier chez le seigneur Prologue, a aussi été informé qu'aujourd'hui il devra délaissier ses fourneaux.

On s'est levé de bon matin pour pouvoir profiter des heures de «fraîche» avant que le soleil ne tape trop dur. Dès 4h00, la grand-mère Josephite Bernier et la tante Hélène sont à préparer le déjeuner. Chez les Lavoie, où Abel est le seul garçon, les filles sont de tous les durs travaux et le père prétend qu'elles travaillent mieux que bien des gars.

Déjà, d'ailleurs, Isabelle est en train d'atteler Prince et Marquis, les deux chevaux qui ont reçu hier une double ration d'avoine. Lucille, Pulchérie et Chloé rassemblent les outils. Le chien Museau, énervé de tout ce branle-bas, court de l'une à l'autre en jappant. Tout est prêt. La mère et les deux petites, Philomène et Berthe, rejoignent les autres sur la charrette et on part vers le champ où Firmin Borduas est déjà à pied d'œuvre.

Première opération : le partage des «planches». Le père fauchera la première, du côté est; c'est lui qui rythmera l'avance des faucheurs. À sa gauche, il place Firmin et ensuite sa femme Édith. Isabelle et Lucille se relaieront à la quatrième planche. Le travail



commence. Monsieur Lavoie trime dur pour être en avant des autres. Il veut préserver sa réputation ! Sous la direction d'Abel, les petites suivent les faucheurs afin de retourner le foin et de le disperser sur le champ pour qu'il sèche.

La journée se passe ainsi entrecoupée du dîner que tante Hélène est venue porter. À la fin de l'après-midi, le foin coupé le matin est rassemblé en petites meules (qu'on appelle «veillottes») pour le protéger de l'humidité de la nuit. Le lendemain, elles seront défaites et le foin de nouveau mis à sécher. On ne le rentrera qu'après une deuxième journée de séchage.

Partout aux alentours, chez Philippe Lavoie, chez Julien Duperré, les mêmes tâches se répètent. Au bout du champ, on peut apercevoir Marie-Louise Beaulieu qui mène les travaux chez elle. Alcide, son mari, ne peut la suivre ! Une seule ferme ne connaît aucune activité ce jour-là : celle de Léon Simard.

Pourtant, Léon a plusieurs prairies et il est toujours l'un des premiers à faucher. Cette année, non ! On l'a vu se promener, vérifier l'état de son foin. Cet après-midi, les enfants l'ont aperçu de l'autre côté de la clôture. Quand ils lui ont demandé pourquoi il n'avait pas commencé à faucher, il a répondu : «J'attends l'Anabelle» et il s'est éloigné en riant. L'Anabelle pour couper son foin ? Il y a du mystère là-dessous !

Augustin Lebeau, journaliste



La faucheuse mécanique

Prologue, mercredi 30 juin 1852

La fenaison se poursuit aujourd'hui chez les Lavoie et dans plusieurs fermes de Prologue. Heureusement, le beau temps se maintient. Ce matin, on a repris les mêmes travaux que la veille. Les faucheurs ont fauché et les faneurs ont fané. Quand le soleil est venu à bout de la rosée, on a défait les meules confectionnées la veille pour que le foin finisse de sécher. Cet après-midi, on charge le foin coupé hier. Armées de râteaux, les filles rassemblent à nouveau le foin en veillottes.

Abel conduit la charrette d'une meule à l'autre et Firmin Borduas, debout en arrière, reçoit et foule le foin que les filles et Madame Lavoie lui tendent au bout de leur fourche. Lorsque la charrette est pleine, on retourne à la grange pour la décharger. Museau est de tous les voyages, précédant Prince et Marquis, aboyant pour prévenir la grand-mère de leur arrivée.

De l'autre côté de la clôture, chez Léon Simard, c'est toujours le calme plat. Plus curieux encore, Léon n'est même pas chez lui; on l'a vu partir ce matin vers le village et, selon tante Hélène, Léon est sur le quai à faire les cent pas. Ses deux fils, Paul et Jérôme sont aussi là, à attendre on ne sait quoi. Sur le coup de midi, l'Anabelle accoste. Eustache Lavoie, taquine Léo en lui disant:

— Cou donc, Léon ! c'est ben la première fois que t'as hâte de me voir !

— Arrête tes farces plates, Eustache, je t'attends depuis trois jours. Les foins sont prêts et je ne veux pas perdre ma récolte.

Sur le pont de la goélette, il y a un drôle d'assemblage de bois et de fer. Les trois Simard montent à bord et aidés d'Eustache, Luc Papineau et Firmin Mclean, ils accrochent la «chose» au palan de la goélette.

— Attention, lentement, crie Léon, inquiet.

— Ben voyons donc, mon Léon, c'est pas en plâtre c't'affaire-là, répond Eustache Lavoie

«L'affaire» est maintenant sur le quai et Léon Simard demande où sont les roues. Eustache Lavoie prend un air embarrassé:

— Les roues ? Il y a des roues ?

Léon Simard devient rouge, puis bleu, puis jaune. Voyant que la plaisanterie a assez duré, Monsieur Lavoie envoie Firmin chercher les roues qu'il avait rangées dans la cale. Jérôme et Paul, consultant une directive imprimée, les fixent à l'engin puis y attellent le cheval. Et puis, fouette, cocher !



Léon Simard paie Eustache Lavoie pour le fret et suit bientôt ses garçons. Il est content, mais tout de même un peu déçu. Tout le monde étant occupé aux foin, l'arrivée de l'Anabelle n'a pas beaucoup attiré l'attention. Il rit cependant dans sa barbe en pensant à la surprise qu'il réserve à ses voisins.

Pour une surprise, c'est une surprise. Environ une heure plus tard, les Lavoie entendent et voient Léon Simard, perché sur l'engin tiré par deux chevaux et suivi par ses fils et plusieurs engagés. Incroyable! La machine coupe le foin toute seule ! Elle coupe, en un passage, l'équivalent de deux planches et va au moins trois fois plus vite qu'un faucheur; Léon Simard a acheté la première faucheuse mécanique de la paroisse.



Intrigué, Jean-Noël Lavoie se précipite. Ou plutôt, il essaie de marcher lentement, pour ne pas avoir l'air trop curieux.

— Eh ben, mon voisin, qu'est-ce que c'est que cette machine-là ?

— Eh ben, mon voisin, répond Léon Simard, ça, c'est une faucheuse mécanique. Je l'ai fait venir du fabricant Moody à Terrebonne. Avec ça, je vais pouvoir couper vingt-deux arpents par jour!

Sans attendre de réponse, Monsieur Simard continue de faucher. Jean-Noël Lavoie est estomaqué. Comment ? Une machine peut faire le travail de six faucheurs? Incroyable!

Augustin Lebeau, journaliste

